

## Festival de Cannes Le politique, le pornographique et l'hispanique

Michel Coulombe

---

Volume 24, Number 3, Summer 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/579ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Coulombe, M. (2006). Review of [Festival de Cannes : le politique, le pornographique et l'hispanique]. *Ciné-Bulles*, 24(3), 8–13.



# Le politique, le pornographique et l'hispanique

MICHEL COULOMBE

Pas de scandale. Ou si peu. Agnès Varda qu'on a écartée du film à sketches **Paris, je t'aime**. Des manifestants sud-coréens qui réclamaient une place en sélection officielle. Des cinéastes tchèques qui accusaient le Parlement de leur pays d'avoir tué le cinéma national, rien de moins. L'acteur et réalisateur Xavier Beauvois qui a tenté de se faire passer pour un policier avec une fausse carte empruntée aux accessoires du **Petit Lieutenant** pour justifier le stationnement de son scooter. Non, il n'y a pas eu de scandale à Cannes.

Pas davantage d'éblouissement ou d'incontournable révélation, hélas! En revanche, on gardera en mémoire une ouverture particulièrement spectaculaire. Le 59<sup>e</sup> Festival de Cannes lancé, avec tambours et trompettes, et un budget promotionnel de 10 millions de dollars, avec **The Da Vinci Code**. Hué à la fin de la projection réservée à la presse internationale, puis descendu en flammes par les uns et les autres, le film de Ron Howard n'en a pas moins fait résonner les tiroirs-caisses des cinémas de la planète. Il est vrai qu'il était difficile d'échapper à cette quête du Graal version Dan Brown, présentée dans plus de 17 000 salles. L'insondable Joconde, la mythique Marie-Madeleine, l'inquiétant Opus Dei, des secrets millénaires et un complot au goût du jour, autant d'éléments d'une recette d'avance gagnante. Le succès remporté par ce film confirme le pouvoir très relatif de la critique. Il consacre aussi l'indéniable force de frappe des grosses machines promotionnelles. Miser gros, rapporter gros.

Cannes compte parmi ces rares manifestations qui contribuent à « glamouriser » le cinéma. Les badauds, appareil numérique au poing, sont toujours à l'affût de l'apparition, même fugitive, d'une vedette. On multiplie les reportages branchés sur les fêtes très privées. On sacralise un bout de tapis rouge et quelques marches. Et l'on admire les actrices qui arborent des bijoux empruntés aux prix extravagants, suivies de près par leurs gardes du corps. Les Sharon Stone, Gérard Depardieu, Penélope Cruz, Audrey Tautou,

Bruce Willis, Elton John et autres Keanu Reeves ont monté tour à tour les marches du Palais, bombardés par une horde de photographes aboyants. Et l'on s'est extasié devant le collier crocodile de Monica Bellucci et les dentelles transparentes de Marion Cotillard. Au milieu de cette faune *people* habituée au crépitemment des flashes, on a également aperçu des célébrités d'un tout autre genre. Les familles de certaines des victimes du 11 septembre 2001 venues accompagner la première de **United 93**. Deux survivants des chambres de torture de la junte militaire argentine, en duo avec les acteurs qui font revivre leur histoire dans **Chronique d'une fuite**. Paillettes et conscience sociale font parfois bon ménage.

Car le Festival de Cannes avait, cette année, des accents résolument politiques. La sélection américaine en témoigne. Ainsi, on a présenté **United 93** de Paul Greengrass, reconstitution minutieuse de ce vol détourné par des terroristes qui s'est soldé par une insurrection désespérée des passagers puis un crash auquel personne n'a survécu. Un film terrifiant de vérité. Dans cette mouvance, Oliver Stone, qui se présente sans complexe comme un champion de la vérité (qui ne se souvient pas de son **Alexander...**), est venu montrer les 26 premières minutes de **World Trade Center**. À des lieues de l'approche quasi documentaire de son collègue Greengrass, le réalisateur de **JFK** met en évidence l'héroïsme d'un groupe de policiers qui, le 11 septembre 2001, sont partis, téméraires, au péril de leur vie, à la rescousse des blessés et des survivants des deux tours. La tragédie vue de l'intérieur. Il a laissé ses spectateurs cannois sur une image particulièrement angoissante, celle d'un homme qui ouvre les yeux sous les décombres du World Trade Center. Effrayé, vulnérable. Les Américains auront mis moins de cinq ans à transposer au cinéma des événements qui les ont soudain fragilisés et rendus méfiants. Le septième art a parfois des vertus cathartiques. Il permet de faire son deuil dans une salle obscure, de prendre des leçons de courage sur grand écran.



La Palme d'or : *The Wind That Shake the Barley* de Ken Loach

D'autres réalisateurs ont jeté un regard nettement plus critique sur la société américaine. Ainsi dans **Fast Food Nation**, Richard Linklater porte à l'écran l'essai accusateur d'Eric Schlosser sur la malbouffe et l'industrie de la restauration rapide, *Les Empereurs du fast food*. Dans cette fiction, s'il n'est pas question d'attaquer de front les tout-puissants McDonalds de ce monde, le Big One, le hamburger qui domine le marché, rappelle indéniablement un certain Big Mac. En fait, le cinéaste suit la chaîne de fabrication du hamburger à rebours. Il lance son film sur une campagne publicitaire et fouille son sujet en marche arrière, jusqu'à l'abattoir. Si la restauration rapide à l'américaine en prend pour son rhume, que ce soit parce que des matières fécales se mêlent à la chair des animaux ou parce qu'on exploite sans complexe des travailleurs illégaux, le film n'a pas le mordant du livre qui l'a inspiré. Surtout, il s'égaré sur des chemins de traverse et ne parvient pas à donner un sens à l'enquête menée par le personnage principal (Greg Kinnear), insaisissable. Tout de même, certaines images de **Fast Food Nation** en disent long sur la difficulté qu'il y a à changer le cours des choses. Lorsqu'un groupe d'écologistes ouvre l'enclos qui retient le bétail prisonnier, les bêtes, amorphes, refusent passivement cette libération inespérée. D'ailleurs, que fait une vache texane en liberté?

Également en compétition officielle, **Southland Tales** s'intéresse à l'avenir immédiat de l'Amérique. L'action se situe en 2008. Autant dire demain. Après une attaque nucléaire qui a frappé le Texas, les États-Unis traversent une période chaotique. Une actrice qui fait carrière dans le cinéma pour adultes aborde à sa

façon des sujets de société à la télévision, les démocrates en déroute coupent des pouces pour truquer le vote et une star des films d'action est devenue amnésique. Tout cela autour du 4 juillet. C'est dire comme le nucléaire constitue une menace pour l'humanité! Comme cela n'a pas manqué d'échapper aux spectateurs, **Southland Tales** est un film superficiel et confus, un pamphlet édenté soumis aux effets de mode et défendu par une distribution qui va du chanteur pop Justin Timberlake au lutteur professionnel The Rock. Il n'est pas étonnant que le réalisateur Richard Kelly, bien que porté par une presse française branchée, ait quitté le festival ébranlé et qu'il s'apprête à présenter une nouvelle mouture de son film, cette fois amputé d'une heure, au Festival de Toronto en septembre.

Un homme politique américain a fait campagne sur la Croisette. Entouré de jeunes supporters qui semblaient porter leur t-shirt promotionnel jour et nuit, le candidat défait à la présidence américaine Al Gore, désormais champion de la cause écologique, est venu défendre le documentaire qui lui est consacré, **An Inconvenient Truth (Une vérité qui dérange)** de Davis Guggenheim. Ce dernier a simplement filmé une conférence de Gore sur le réchauffement climatique. Le documentaire, de style très classique, fait alterner de longs extraits de la conférence et des scènes, généralement inutiles, de la vie du prestigieux conférencier. Mais qu'importe la forme au fond? Ce qui compte, c'est le propos, lequel est véritablement de nature explosive si l'on considère qu'il provient d'un pays de pollueurs insoucians qui se refuse à admettre que la planète court à sa perte, un pays qui ne se soucie



En haut : **An Inconvenient Truth** de Davis Guggenheim; en bas : **Le Caïman** de Nanni Moretti

pas de ratifier l'accord de Kyoto. Bien qu'on soit loin du style Michael Moore, l'effet coup de poing demeure. Gore est convaincant. Et l'on a l'impression que les chances d'éviter les pires catastrophes écologiques, une cascade de tsunamis et de Katrina dévastateurs, fondent comme neige de l'Arctique, à la vitesse grand V.

Quant aux questions politiques, le film le plus surprenant de la sélection cannoise 2006 est venu de Chine. On sait la force du mutisme chinois. Dans ce pays, où la langue de bois semble être un art millénaire, on a souvent l'impression que les sujets délicats ne sont abordés sur la place publique que lorsqu'ils relèvent de l'histoire ancienne. On ne se prive pas alors d'accuser la vilaine Bande des Quatre ou de remuer les cendres de la révolution culturelle, *a posteriori*. Aussi le film de Lou Ye, **Palais d'été**, a-t-il de quoi étonner. Le cinéaste appartient à la génération Tiananmen. Il parle donc de ce qu'il connaît : ces étudiants pékinois qui ont marché sur la célèbre place en 1989. Le film relie ces événements à d'autres moments clés de la fin du XX<sup>e</sup> siècle : chute du mur de Berlin, effondrement de l'URSS, retour de Hong Kong dans le giron de la Chine. Toutefois, Lou Ye ne va pas jusqu'à faire revivre l'image emblématique de ce soulèvement populaire, à savoir celle de cet homme qui a bravé les interdits et nargué les autorités en se plantant, provocateur, devant un tank en marche — un grain de sable dans les rouages du pouvoir. Il



**Le Labyrinthe de Pan** de Guillermo del Toro

n'est pas davantage question d'exprimer l'objet du mécontentement de cette jeunesse révoltée. Comprenez qui peut. Au moment du Festival, le film n'avait pas encore obtenu son visa de censure en Chine... On peut s'interroger sur la diffusion qu'il y connaîtra.

En Italie, où les gouvernements complètent rarement leur mandat, où les prises de position sont très polarisées, un réalisateur a davantage les coudées franches. Nanni Moretti en fait la preuve. Communiste déclaré, opposé au très puissant Silvio Berlusconi, il l'attaque de plein fouet dans **Le Caïman**. Ce drame conjugal, le portrait d'un homme dont le mariage se défait, parle aussi de cinéma. Nostalgie d'un cinéma de genre sans prétention qui produisait des films comme **Maciste contre Freud** et **Mocassins assassins**. Le producteur de ces divertissements faciles accepte, probablement par simple distraction, de mettre en marche la production d'un film sur Berlusconi. Et c'est Moretti lui-même qui, sans souci de ressemblance, sans chercher à relativiser ou à nuancer, interprète l'homme politique qui fait face à la justice avec arrogance. Le Berlusconi de Moretti, pur produit de l'Italie moderne, se croit au-dessus des lois. **Le Caïman** a été lancé en pleine campagne électorale italienne au printemps dernier. Juste avant la défaite de Berlusconi.

Certains films de la sélection officielle ont fait écho à la répression. Ainsi **Chronique d'une fuite** évoque de manière réaliste

les abus de pouvoir de la junte militaire argentine à la fin des années 1970. On menait alors des interrogatoires serrés dans une quelconque maison de la banlieue de Buenos Aires, et la torture physique et psychologique y était monnaie courante. C'est un cinéaste uruguayen, Israel Adrian Caetano, qui a reconstitué cette page sombre de l'histoire argentine, en mettant en évidence le caractère arbitraire des arrestations, les aveux des délateurs effondrés, l'extrême cruauté des militaires. Mais comme son titre l'indique, le film, huis clos étouffant, ouvre sur une évasion, la remise au monde de quatre victimes impuissantes. Une forme de victoire.

Preuve qu'un sujet grave appelle différents traitements, **Le Labyrinthe de Pan** de Guillermo del Toro aborde aussi la torture et les excès du pouvoir militaire. Cette fois, il s'agit de la répression exercée par les franquistes en 1944, aux termes de la guerre civile espagnole. Le cinéaste offre une représentation réaliste de la brutalité de l'armée franquiste qu'il double d'une forme de conte de fées. Dans ce monde cruel, impitoyable, une enfant de 11 ans rencontre un faune qui lui fait subir trois épreuves au bout desquelles elle deviendra une princesse. Cet univers fantasmagorique sert de soupape à une réalité insoutenable. Le cinéaste excelle aussi bien à illustrer la dureté d'un capitaine qui ne fait pas de quartier (Sergi López) qu'à donner vie à un monde imaginaire où l'on trouve, notamment, un être étrange qui fixe ses globes oculaires dans la paume de ses mains avant de placer celles-ci en éventail au-dessus de son nez pour créer un visage à la fois familier et terrifiant.

Le cinéma permet de redonner vie à des périodes charnières de l'histoire que plusieurs méconnaissent, que d'autres préfèrent oublier. Ainsi le cinéaste anglais Ken Loach revient-il sur la naissance de la République irlandaise au début du siècle dernier. Dans **The Wind That Shake the Barley (Le Vent se lève)**, dont le titre est inspiré d'une plainte, il rappelle non seulement l'arrogance et le mépris de l'armée anglaise, mais aussi l'existence des classes sociales, le rôle pas toujours honorable de l'Église et les divisions au sein des forces indépendantistes irlandaises. Différend dont il fait une lutte fratricide. Car la liberté a un prix. Jusqu'où doit-on aller au nom de ses convictions? *L'Irlande pour laquelle on est prêt à donner sa vie en vaut-elle la peine?* Le film, de facture très classique, a déjoué les observateurs en remportant la Palme d'or. Une consécration pour un réalisateur que la compétition officielle cannoise accueillait pour la huitième fois.

Sur le même terrain, **Indigènes** de Rachid Bouchareb rappelle le rôle qu'ont joué les soldats nord-africains durant la Seconde Guerre mondiale. Des centaines de milliers d'hommes sont allés au combat pour une prétendue mère patrie, la France, dont ils n'avaient jusque-là jamais foulé le sol. Comme plusieurs réalisa-

teurs avant lui, Bouchared montre les horreurs auxquelles sont confrontés des hommes que rien ne préparait à une telle violence. Il met en évidence la solidarité entre les Nord-Africains et le mépris dont fait preuve à leur endroit une métropole affaiblie et bien peu reconnaissante. Pas question de traiter équitablement des citoyens de seconde zone qui risquent néanmoins leur vie. La distribution masculine s'est partagée le Prix d'interprétation, Jamel Debbouze en tête, trop heureux de pouvoir entonner le chant des tirailleurs africains devant un parterre de smokings et de robes du soir. N'empêche, l'acteur comique, minuscule, n'a qu'un seul bras, ce qui fait de lui un bien curieux fantassin. Voilà assurément un prix qui a quelque chose de très politique.

Le troisième long métrage d'Alejandro Gonzalez Innaritu, **Babel**, offre une lecture plus complexe du monde. Spécialiste des récits déconstruits, le scénariste Guillermo Arriaga relie habilement les vies d'hommes et de femmes qui habitent quatre pays autour d'une balle perdue tirée par un jeune berger quelque part en montagne au Maroc. Puisque la victime est américaine, alors forcément il s'agit d'un attentat terroriste, expression de la haine du monde musulman à l'égard des Américains. **Babel** met l'accent sur les chocs culturels et les interprétations hâtives. La présomption de culpabilité pèse sur celui qui ne détient pas le pouvoir économique. Que l'on soit Marocain ou Mexicain, est-on jamais l'égal des Américains? En fait, **Babel**, défendu par les Cate Blanchett, Brad Pitt et Gael Garcia Bernal, illustre l'effet papillon. Un geste en apparence anodin posé par un Japonais, par ailleurs mal intégré au récit, provoque une série d'événements dans plusieurs pays. La vie à l'heure du village global.



**Babel** d'Alejandro Gonzalez Innaritu



Ten Canoes de Rolf de Heer

Il est parfois difficile de mettre le doigt sur la portée politique d'un film. Ainsi en va-t-il du film indonésien **Serambi** de Garin Nugroho, à la fois fiction et documentaire, qui s'attaque à un sujet encore tout chaud, le tsunami dévastateur du 26 décembre 2004. On y pose cette question à un enfant : « Que veut dire tsunami ? » Il répond : « Dieu est injuste », et tout semble dit. Est-ce parce que le film a été tourné dans la région d'Aceh, dissidente, ou parce qu'on n'y distingue pas fiction et documentaire, mais la projection de presse a été précédée d'un mystérieux avertissement : « Tout ce qui est écrit dans le dossier de presse est mensonger. » Pas un mot de plus. Aucune explication. Libre à chacun de relire le document en question, en apparence anodin, à la recherche d'une quelconque trahison à l'égard de ce film où l'on revoit, plein écran, les flots dévastateurs tout emporter sur leur passage, mais aussi des hommes et des femmes appeler les leurs, disparus, et un peuple brisé tenter de reprendre courage en la vie.

Le courant politique passait aussi dans le rang des courts métrages. C'est un film américain, **B Is For Bomb**, réalisé par une cinéaste sud-africaine, Carey McKenzie, qui a remporté la compétition en ligne préparée par Silence, on court ! Ce film épouse le regard d'une enfant et une logique alphabétique pour dénoncer la prolifération du nucléaire, enjeu planétaire. Au carrefour des genres — fiction, documentaire, animation —, ce film porte clairement la signature d'une cinéaste militante. Inquiète, elle pointe du doigt ceux qui menacent l'avenir de la planète bleue. On pense aussitôt à un court documentaire de Terre Nash, **If You Love This Planet**, interdit de diffusion en territoire américain.

Malgré le choix de son sujet, une cinéaste à la mode échappait complètement à cette vague politique. Et pourtant Sofia Coppola abordait la Révolution française, le dernier souffle d'une monarchie, dans **Marie-Antoinette**. La réalisatrice de **Lost in Translation** a tenu à dégager son film de toute lecture politique et s'est intéressée, comme dans ses films précédents, à une jeune femme en mal de repères. Qu'elle soit la dauphine ou l'épouse du roi de France n'avait, selon toute vraisemblance, qu'une importance secondaire à ses yeux. Certes, la cinéaste paraît fascinée par la vie à la cour, les robes somptueuses, les escarpins et les perruques, mais peut-on s'approprier en toute candeur une page d'histoire d'un pays étranger, qui plus est dans le contexte des rapports tendus entre la France et les États-Unis, en optant pour l'anglais, improbable combinaison d'accents texan, britannique et hexagonal, sans que cela ait un sens ? En fait, le seul moment juste de **Marie-Antoinette** est la scène du bal masqué. Des hommes et des femmes d'aujourd'hui semblent s'y amuser, insouciant, à porter les atours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce pourrait être un soir d'Halloween. Accompagnée de musique rock, filtrée pour plaire à un public adolescent, la vie de l'Autrichienne à Versailles façon Coppola ne passera certainement pas à l'histoire. Et pourtant, elle a été louangée par certains des critiques les plus exigeants de la presse française. Allez comprendre !

Il suffit parfois de reconnaître l'existence d'un peuple, sa langue, sa culture, ses traditions, pour poser un geste politique. C'est ce que fait le cinéaste australien Rolf de Heer dans **Ten Canoes**, dans un registre radicalement différent de celui du thriller **Alexandra's Project**. Il plonge cette fois dans l'univers des aborigènes, les Yolngus, effectuant une série d'allers-retours entre un conteur et son récit, entre la couleur et le noir et blanc. Une bonne histoire exige qu'on y mette le temps. Aussi le conteur prend-t-il un malin plaisir à inviter ceux qui l'écoutent à la patience. Sa fable polygame n'a pas que des vertus anthropologiques. Elle a aussi beaucoup d'humour et des accents de vérité. Le plateau de tournage, en plein marais, n'était-il pas protégé en tout temps par une armée de chasseurs de crocodiles...

Les Yolngus de **Ten Canoes** vivent complètement nus. Dans leur culture, le rapport à la nudité permet d'identifier les étrangers. Même chez les peuples très habillés, le sexe occupait une place prépondérante à Cannes. Une star de la porno, HPG (Hervé P. Gustave), qu'on a vu dans **Romance, Baise-moi** et **Le Pornographe**, est notamment venu présenter son premier long métrage, **On ne devrait pas exister**, à la Quinzaine des réalisateurs. Le film raconte l'histoire d'Hervé, acteur de films X, qui raccroche son costume de Condoman et passe au cinéma traditionnel. La fiction se confond parfois avec la réalité. Et puis, la pornographie, territoire de bien des interdits, exerce chez plusieurs une véritable fascination, comme on le constate dans **Princess**, un

film d'animation danois d'Anders Morgenthaler. La princesse dont il est question est une star de la porno, une autre. Son frère, un prêtre missionnaire, décide de punir les responsables de sa mort. L'Église vengeresse venant au secours de la pornographie... Décidément, le cinéma allume tous les fantasmes. Morgenthaler inverse les perspectives en racontant cette vengeance à la **Kill Bill** où les vrais acteurs n'apparaissent qu'au petit écran.

Alors que certains cinéastes se disent trop pudiques pour filmer de près ou de loin des rapports sexuels, d'autres en font une spécialité et se soucient peu des tabous et des convenances. Il arrive toutefois que ce tournage entraîne des divergences. Ainsi après avoir consacré un film à la sexualité féminine, **Choses secrètes**, Jean-Claude Brisseau a-t-il été mis sous arrêt. Des actrices ont porté des accusations à son endroit. Quel plaisir plus ou moins avoué prenait-il à leur demander de se caresser sous l'œil froid de sa caméra? Désireux probablement de laver sa réputation, condamné par les uns, défendu par les autres, le réalisateur français revient sur le sujet dans **Les Anges exterminateurs**. Un cinéaste qui pourrait à tout moment être rappelé au ciel fait passer des auditions à de jeunes et jolies actrices. Il leur demande de se masturber et de se caresser. Lui, toujours très professionnel, de marbre, pas du tout libidineux, les observe avec bienveillance. Plutôt que de donner une réponse convaincante aux attaques portées contre lui Brisseau présente un créateur victimisé dont on a peine à croire que les attouchements qu'il filme ne constituent, pour lui, qu'un sujet de cinéma. S'il s'agissait là de la défense de l'accusé, le plaidoyer s'avère bien peu convaincant.

La Semaine internationale de la critique a opté pour une sélection plus explicite avec **Destriected**, un ensemble de sept courts métrages signés notamment Gaspard Noé et Larry Clark. Des films qui flirtent sans ambiguïté avec la pornographie. Distribution limitée. Puritains s'abstenir. Dans la même veine, **Shortbus** du cinéaste américain James Cameron Mitchell, en sélection officielle, explore la sexualité des New-Yorkais. En fait, le cinéaste a construit son film autour de la vie sexuelle de ses acteurs, s'inspirant de leurs improvisations. Il les réunit autour d'un club échangiste, le Shortbus. Voyeurisme, sadisme, triade, masturbation, homosexualité, sexe acrobatique, **Shortbus** explore avec audace divers territoires. La justesse du portrait d'ensemble surprend. Le réalisateur prétend qu'on aura vite fait d'oublier les nombreux échanges sexuels qu'il a filmés, soit. Il n'en garantit pas moins l'authenticité de tous les orgasmes à l'écran.

Ni politique ni pornographique, peut-être le film de Pedro Almodovar, **Volver**, dont le titre est emprunté à une chanson de Carlos Gardel et Alfredo Le Pera, n'avait-il aucune chance de remporter la Palme d'or de ce 59<sup>e</sup> Festival. S'inspirant de ses souvenirs d'enfance, le cinéaste espagnol présente trois générations de



**Volver** de Pedro Almodovar

femmes. Maintenus en marge, les hommes ne jouent qu'un rôle périphérique. Dans le meilleur des cas, on leur rend visite au cimetière. Lorsque la situation se détériore, on les envoie rejoindre leurs semblables six pieds sous terre. Quant aux femmes, elle se battent pour vivre ou survivre, chacune aux prises avec ses secrets. Un meurtre, une blessure, une maladie, une disparition. Dans la continuité de **Tout sur ma mère** et de **Parle avec elle**, Almodovar s'approprie le mélodrame mieux que quiconque, en plus de mettre en valeur le talent et la beauté de ses actrices, comme en témoigne le prix partagé par ses interprètes féminines à Cannes, dont Carmen Maura, dans le rôle d'une mère qui entreprend la reconquête de ses filles, et Penélope Cruz, dans la peau d'un personnage qui rappelle ceux qu'a défendus Anna Magnani. Quant aux repères du cinéaste, ils ne font pas de doute. Dans **Volver** la rédemption d'une femme à la dérive vient d'une équipe de cinéma qui lui redonne confiance en elle. La télévision, abêtissante, encourage pour sa part le public à applaudir tout et n'importe quoi, à commencer par une femme qui révèle qu'elle a le cancer.

Almodovar, qui se dit convaincu qu'une malédiction pèse sur ceux qu'on donne favoris avant la remise des prix, n'aura pas tout à fait conquis le jury du Festival, présidé par le cinéaste chinois Wong Kar-Wai, qui lui a tout de même accordé un prix du scénario. Il touchera néanmoins le public droit au cœur, une récompense que lui envieront nombre de ses collègues dont les films sont partis à la conquête des salles et des festivals des cinq continents au lendemain de l'événement cannois. ■